

Il importe d'ailleurs de se représenter de sang-froid les raisons pour lesquelles M. Giolitti était si peu disposé à accepter l'idée de la guerre. Sa thèse tenait en un mot : le *parecchio*, un mot qui n'a été si impopulaire que parce qu'il entraînait un sens diminutif (1) et que l'état d'esprit le plus général, en Italie, noblement ambitieux, tourné vers la grandeur et l'expansion nationales, était hostile aux combinaisons et aux marchandages. M. Giolitti voyait la situation comme un homme positif, économe, qui n'aime pas le jeu, qui écarte le risque, qui se dit qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, surtout lorsque, pour l'avoir, il faut courir toutes les incertitudes d'une guerre, exposer de précieuses existences, payer les frais d'une campagne. Plus d'une fable de notre La Fontaine, plus d'un proverbe de Cervantès eussent peut-être donné raison sur ce point à M. Giolitti. Mais il y avait dans son cas autre chose encore : M. Giolitti appartient à une génération déjà ancienne, qui a vu les commencements de l'Italie nouvelle, qui a connu l'ère des difficultés et qui, naturellement, incline à la modération et à la

---

(1) *Parecchio* est un terme qui s'emploie surtout dans le langage piémontais. On l'a traduit en français par « quelque chose ». Le vrai sens serait plutôt « un certain nombre de choses », et même, étant donné le caractère familier de l'expression, « pas mal de choses ».